

Jean-François Sonnay

# Vrai ou Faux

*histoires et nouvelles*

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE EST PUBLIÉ AVEC L'APPUI  
DE L'ASSOCIATION VAUDOISE DES ÉCRIVAINS,  
DE LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES AFFAIRES CULTURELLES  
ET DU SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES DE LA VILLE DE LAUSANNE

« VRAI OU FAUX »,  
CENT VINGT-SEPTIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,  
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,  
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN  
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE  
COUVERTURE : ILLUSTRATION ORIGINALE DE DODE LAMBERT  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : HORST TAPPE, MONTREUX  
PHOTOGRAVURE : IMAGES 3, LAUSANNE  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 2-88241-126-X  
TOUS DROITS RÉSERVÉS  
© 2003 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
WWW.CAMPICHE.CH

# COLOMBIE

« **D**E QUEL GENRE sont vos textes? Comique, policier, philosophique? » On pose ce genre de question à un écrivain qu'on n'a pas lu, j'imagine. À moi en tout cas, on l'a posée plusieurs fois et elle m'a toujours embarrassé. Elle procède sans doute d'un bon sentiment ou d'une sage éducation : que doit-on dire pour complaire à quelqu'un dont la langue maternelle est l'outil de travail et dont on ne sait pas au monde ce qu'il en a fait de spécial? Peut-être même espère-t-on secrètement qu'il aura choisi le genre qu'on n'aime pas, pour se justifier de ne l'avoir pas lu, ce sera moins désagréable dans la conversation. Face à cette question, je suis d'habitude perplexe, j'hésite, je n'ose prétendre à un genre plutôt qu'à un autre. De fait, je me sens comme face à une grille du loto : j'ignore la combinaison gagnante. D'ailleurs je n'aime pas jouer au loto. Je n'aime pas non plus qu'on se sente obligé d'avoir lu quoi que ce soit dans quelque genre que ce soit.

Enfin, je préfère dire que j'écris des histoires. De toutes sortes : courtes, longues, drôles, tristes, des histoires pour enfants, d'autres pour adultes, des histoires fantastiques, des réalistes, des simples ou des tarabiscotées. À mon avis, le genre d'un texte n'a pas grand-chose à voir avec le plaisir qu'il donne et c'est le plaisir qui compte. En littérature comme en amour. Le plaisir qui compte d'autant plus qu'il ne vient jamais seul, mais avec tout un monde de savoir, d'émotions, de rêves, d'expériences. Je me souviens d'un chef de cuisine qui affirmait que le secret de la bonne bouillabaisse était dans le bouillon de légumes. Le reste venait de surcroît. Je suis sûr qu'il avait raison. L'essentiel, si raffiné soit-il, se résume à peu de chose. Pour écrire des histoires, il faut aimer raconter et avoir envie de partager cet amour, le reste vient de surcroît. Le monde regorge de matière première.

J'adore les histoires : en écouter, en lire, en rapporter. Encore et encore. Je les aime tellement que je suis jaloux de ceux qui en connaissent de nouvelles et que j'envie ceux qui auront la joie de découvrir celles que je connais déjà. Si j'écris des histoires, c'est qu'en général je n'ai personne pour m'écouter et, si je les publie, c'est moins pour gagner ma vie que pour continuer à les faire circuler. Je ne pense pas qu'on puisse rendre de meilleur hommage à ceux qui depuis toujours en ont raconté gracieusement, par humanité, devrait-on dire.

Malheureusement, à notre époque, l'amour de l'art et le respect payant de la propriété intellectuelle commandent à un auteur de ne rien publier qu'il n'ait lui-même inventé et de garantir l'originalité de

son travail comme un jardinier la fraîcheur de ses salades. Or, dans la vie, il m'arrive rarement des choses exceptionnelles et, comme je ne suis guère observateur, je ne fais bien souvent qu'emprunter à d'autres ce que je raconte : j'ai lu quelque part... quelqu'un m'a dit... quelqu'un m'a dit que quelqu'un lui avait dit... on raconte que... Ça frise l'abus de confiance et j'ai scrupule à répéter, à enchaîner. A-t-on le droit de broder ? Où commence une histoire ? À qui appartient-elle ? Existerait-il une situation sans précédent, un événement que personne n'aurait ni vécu ni imaginé auparavant ? J'en doute. Je me dis parfois que mieux vaudrait poser la plume.

Seulement je ne parviens pas à me taire. J'aime donner autant que recevoir. Alors je continue à chercher, je m'astreins à des exercices spirituels, je griffonne des croquis, des notes, des journaux. En vain : je ne sais pas fabriquer de toutes pièces une histoire. Ah ! si j'avais les yeux en face des trous, si je pouvais dénicher des perles, croiser des êtres de légende ! J'ai beau ronger mon frein, pester contre mon manque d'imagination, contre mon incorrigible distraction, je suis de toute évidence incapable de ne puiser qu'en moi, incapable de raconter quelque chose sans rien devoir à personne. J'enrage, je désespère : il me semble que la réalité m'échappe. Mais quelle réalité ? La parole en manquerait-elle ? Et puis quelle importance ? Je me rappelle avec délice un récit merveilleux qu'on m'a fait tantôt et brûle de le répéter, comme le barbier du roi Midas. J'admire la sagesse, la verve des conteurs, leur finesse, leur culot, et je finis toujours par céder à

l'envie d'entrer dans leur ronde. Pourquoi ne pas reconnaître ses dettes ? Quand vient mon tour de raconter, je me contente donc de transmettre ce que d'autres ont dit et au bout du compte je me réjouis de devoir tant de choses à tant de gens.

Raconter une histoire, rappeler ce qui est arrivé aux hommes, aux animaux, aux plantes, aux planètes, ici et là depuis la nuit des temps, c'est tenter d'appriivoiser la vie, le mouvement, c'est parler pour restituer la magie de ce qu'on ne comprend pas, de ce qu'on ne peut pas expliquer, quand bien même on l'a parfaitement distingué, entendu dans l'écho des événements. Les histoires que j'aime disent la chaleur, l'électricité, le mystère du vivant, elles sont comme ce petit oiseau qu'on tient dans le creux de sa main et qui tremble. Une main amie vous l'a confié. Attention ! Vous devez bien fermer les doigts pour le retenir, car il veut s'échapper, mais si vous serrez trop il mourra. Dois-je préciser que cette image n'est pas de moi : elle m'a été donnée par un professeur de littérature médiévale, Roger Dragonetti, qui la tenait, je crois, d'un poète italien. Le savant voulait parler de la bonne critique littéraire, celle qui saisit l'essence de la poésie sans l'étouffer, mais rien n'interdit d'extrapoler. Ce petit cœur d'oiseau paniqué qu'on sent à peine battre dans sa paume, petit secret qui s'envolera tout d'un coup mais qu'on n'oubliera plus, c'est aussi le souffle qui anime les contes. Toute existence humaine n'est-elle pas faite de mots ? Et l'histoire qu'on raconte n'est-elle pas ce doux arbitraire du récit qu'on impose à la vie pour l'exprimer, comme on referme les doigts sur ce qu'on aime ?

Franchement, la vie vécue, je ne sais pas très bien ce que c'est en dehors de la mienne, et celle-là ne vaut pas la peine qu'on en parle. Mais la vie parlée, je la partage depuis l'enfance avec tout le monde. Quelqu'un m'a dit : fais bien attention, je vais te confier une histoire. Écoute, donne-moi ta main ! J'ai tendu l'oreille, donné la main. Elle était belle cette histoire et je l'ai retenue délicatement avant de la laisser s'envoler. Puis une autre a suivi et une autre encore après. Ces trésors, ces mille petits cœurs d'oiseau migrateur qui passent de main en main, représentent pour moi la grâce de la vie, sa diversité, sa fragilité, son prix.

Les histoires que vous allez lire sont de ces passereaux-là. Elles ne sont pas de moi : je n'ai rien découvert, rien fait sans secours, seulement vu ce qu'on me montrait, entendu ce qu'on me disait. J'avoue que, trop absorbé par leurs récits, j'ai bien souvent oublié le nom des conteurs. Je ne peux pas dire que c'était à cause de leur manque de célébrité : je suis capable aussi bien de me rappeler un nom parce qu'il est célèbre que de l'oublier pour exactement la même raison. Bref, pour dire les choses rondement, les droits d'auteur en pareil cas devraient plutôt s'appeler droits de courtage, car je ne suis que le porte-parole d'une foule indéfinie. Je ne vends pas ma propriété, seulement mon travail. Ce que je raconte vous appartient autant qu'à moi. On n'achète pas le cœur des petits oiseaux. Je suis un passeur, un relais, et je veux bien qu'on m'appelle pirate si l'on pense qu'il est possible de pirater la vie.

Une chose est sûre : je ne prétends pas au titre galvaudé de créateur. Quant à l'originalité, ce mana

des siècles de grande industrie, je la laisse à ceux qui s'en gargarisent d'autant plus qu'ils en ont un cruel besoin. De nos jours, il en va de l'originalité et de la pure création comme des labels « du terroir » ou « à l'ancienne » sur les boîtes de conserve : ce ne sont guère que des boniments publicitaires et plus il y en a sur l'étiquette, plus la marchandise en manque. Les marchands d'art ont cependant un avantage sur les marchands de soupe : celui de n'avoir jamais vu leurs clients se plaindre d'avoir été grugés, de peur du ridicule sans doute. Mais je m'emporte, je m'égare.

Voici donc l'histoire que je voulais vous conter pour commencer. Je l'ai entendue en Colombie, au cours d'une de ces émissions de radio où les gens parlent d'eux-mêmes avec une liberté surprenante et où l'auditeur se sent toujours un peu mal à l'aise, à la fois captivé et exclu, comme un voyeur. En vérité, je n'écoutais pas attentivement, je devais être occupé à me raser ou à faire ma valise, peu importe. Je me souviens seulement que le ton de l'animateur m'a fait soudain dresser l'oreille, car il y avait de l'estime dans sa voix. La radio sait transmettre ces fréquences-là. Il présentait une femme, Maria, Inès ou Dora, une employée de bureau de la capitale, je crois, qui avait vécu quelque chose qui l'avait bouleversée et qu'elle ne pouvait garder sur le cœur plus longtemps.

— C'est une belle histoire, a annoncé l'homme de radio, qui connaissait déjà le mot de la fin, un vrai cadeau, comme on n'en fait que dans notre pauvre pays. Dites-nous donc...

Et la femme s'est mise à parler. Je ne me rappelle plus les détails. Son récit n'était pas très long, mais très vivant, très suggestif, et je me le suis répété tant et tant de fois, avec tant de plaisir, qu'il s'est ramifié dans ma mémoire jusqu'à prendre les proportions d'un mythe et que l'enfant dont elle parlait est devenu, tel Gavroche, le héros d'un peuple. Cette femme racontait en effet sa rencontre avec un gamin des rues, un soir en sortant du bureau, un de ces gamins qu'elle pensait connaître, comme on pense connaître les brigands à force de voir des films policiers, parce que les gamins des rues en Colombie font partie du paysage et que tout le monde en parle. Ils n'ont pas de nom, c'est juste une catégorie sociale. La police les arrête, la Croix-Rouge les soigne, l'extrême droite les tue, la télévision les plaint et les vomit, les honnêtes gens les évitent.

Difficile pourtant de ne pas les croiser du regard, sales, dépenaillés, qui font la manche dans les gares routières, fouillent les poubelles des quartiers riches, mangent des rogatons, dorment à la belle étoile, dans des cartons volés à la porte des supermarchés, font du rodéo accrochés aux pare-chocs des camions, en attendant de mourir treize balles dans la peau ou le cerveau rongé par les vapeurs de colle. Ce sont des enfants adultes comme il y a des enfants soldats, craintifs et téméraires, qui se cachent pour souffrir. De la ville ils ne connaissent que les rez-de-chaussée pisseux, les portes murées, les néons froids, les gaz d'échappement, les sirènes. Ils rôdent autour des voitures pour gagner cinq cents pesos comme gardien ou pour faucher un

rétroviseur qu'ils vendront une bouchée de pain à un escroc teigneux. Les plus âgés marchandent leur cul, leurs chapardages, des cigarettes, des montres, de la poudre blanche. Ils ont peur des flics, des caïds, des chiens, des bandes rivales, et prient la Vierge Marie avec ferveur.

Les braves gens comme cette femme se méfient des gamins des rues. Ils ont des yeux, Seigneur ! profonds comme l'espace de la terre à la lune et coupants comme des lames de rasoir. Ils voient tout : la classe des badauds, la distraction passagère, la petite faiblesse, la boiterie qu'on dissimule, le sac qu'on serre trop fort, la fatigue, le fermoir décroché. Et ils sont plus vifs que des lapins. On raconte qu'il y en a de plus en plus et qu'à cause d'eux la ville est devenue dangereuse. Un gamin de cinq ans peut cacher une bande d'ados cruels. Mieux vaut marcher vite, ne pas se laisser distraire, sauter sur le premier véhicule venu, verrouiller la porte du taxi. Un seul regard à celui qui grelotte sur le trottoir, une fraction de seconde d'attention et la glace est rompue. Il accourt, dents blanches, main tendue, et ne vous lâchera pas que vous ne lui ayez donné quelque chose.

C'est ce qui était arrivé à cette femme après une journée de travail. Elle allait prendre le bus pour rentrer chez elle. Elle était pressée. Et puis soudain elle a vu une petite tête mignonne, un torse maigre dans des haillons, des bras comme des baguettes, elle a vu l'enfant sous le masque du garnement, avec ses yeux noirs comme des soleils. Aussitôt il a bondi.

— Madame, s'il te plaît, t'as pas cent pesos pour m'acheter un pain ?

La femme raconte : il me fixait, il avait peut-être six ans, huit ans, un sourire à trous, une petite voix têtue, insolente, mais je n'ai rien voulu donner, je me suis détournée. C'était l'heure de pointe. L'avenue grouillait de piétons, de voitures. Le ciel était tout chiffonné à cause de l'orage. Bientôt il ferait nuit. J'avais hâte de rentrer à la maison, ma journée n'était pas finie : une heure de bus, les courses à la supérette, le repas, les devoirs des enfants, le repassage... Et puis celui-là qui insistait, ignorant tout de ma vie, de mes problèmes.

— Madame, pour un pain, cent pesos !

J'ai fait non de la tête, un, deux, trois pas pour l'éviter, mais il s'est de nouveau planté devant moi. Dieu l'avait voulu.

— Cent petits pesitos de rien du tout !

J'étais énervée, mon bus n'arrivait pas, je me sentais piégée. Il voulait m'avoir avec son baratin, ses jérémiades, mais j'avais décidé que je ne céderais pas. J'avais déjà donné à je ne sais combien de mendiants et on ne peut pas donner à tout le monde, n'est-ce pas, je ne suis pas millionnaire. Mais comment fait-on pour refuser un pain à un enfant déguenillé quand la nuit tombe ? Un enfant qui dort dans des parkings souterrains... Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je lui ai menti. Je ne pouvais pas dire non comme ça, devant tout le monde, j'avais besoin d'une raison. Alors j'ai menti. J'ai continué à marcher et je lui ai dit :

— Mon pauvre chou, je ne peux pas te donner cent pesos parce que je ne les ai pas. Je n'ai plus rien sur moi, plus un sou. Vois-tu, je ne peux même pas me payer le bus pour rentrer chez moi et je dois y

aller à pied. Tu comprends ? Mes enfants m'attendent.

Est-ce qu'il a deviné que j'étais gênée ? Ou que je mentais ? Je ne sais pas. Il sautillait à côté de moi, me regardait droit dans les yeux, et il a fait :

— Ah bon, et c'est où chez toi ?

— C'est loin, je ne te dis pas !

Je lui ai donné le nom du quartier, tout au nord de la ville, une nouvelle cité qu'ils ont construite sur les terrains des chemins de fer. Et c'était vrai : ça fait trois ans qu'on habite là, un appartement tout neuf que mon mari a eu par son travail. J'étais même rassurée d'avoir retrouvé la vérité.

— Oh ! là là ! qu'il me répond, mais je la connais cette cité. C'est vraiment très très loin ! Et tu vas marcher jusque là-bas ?

— Eh oui, alors il faut que je me dépêche, tu comprends. Adieu.

Rien à faire. Il me suivait toujours. Son visage était devenu grave, comme mes enfants quand ils dessinent. Il y avait des traces sur ses joues sales. Un instant, j'ai pensé qu'il devait pleurer parfois, mais je me suis reprise aussitôt : il fallait absolument que je m'en débarrasse, il était capable de me faire rater mon bus. Tout d'un coup, il a accéléré et s'est retourné pour me faire face, campé sur ses jambes, bien décidé à m'arrêter dans mon expédition.

— Attends ! Mais tu n'y arriveras jamais ! Il faut des heures pour aller à cette cité.

— Oui, je sais. Alors laisse-moi ! Tu vois bien que non seulement je n'ai pas le sou, mais qu'en plus je suis pressée.

— Ah non ! Je vais pas te laisser marcher tout ce chemin. Il va faire nuit. C'est que ça craint par là-bas. Je connais. Tiens, Madame, je te donne cinq cents pesos pour te payer le bus.

Et il a sorti un billet tout froissé, tout crasseux de sa culotte. Un billet de cinq cents pesos, je ne vous mens pas. Il souriait, il me le donnait, il avait l'air heureux. Moi j'étais sous le choc. C'était un gamin, vous comprenez, un mendiant. Je lui avais menti et il avait l'air si heureux de me tendre ce billet ! Je n'ai pas pu dire un mot. Il m'a glissé l'argent dans la main et a filé dans la cohue.

Voilà, a conclu la femme. J'ai pris le bus, je ne pouvais pas faire autrement, mais je n'en ai pas dormi de la nuit. Je ne sais pas comment il s'appelle. Je ne le reverrai probablement pas. Il m'a fait le plus beau cadeau qu'il pouvait, mais jamais un cadeau ne m'a fait si mal. Aujourd'hui encore, j'ai de la peine à l'accepter. Je voudrais seulement qu'on pense à son geste chaque fois qu'on voit un gamin en haillons dans la rue. C'est important.

L'HOMME  
AUX BALLONS

**L**U dans le journal : un homme de trente-six ans est parvenu à s'envoler sur un fauteuil de jardin, auquel il avait attaché des ballons de foire. Il est resté en l'air pendant plus de onze heures, à l'altitude de dix mille sept cents pieds dans le ciel de Californie. Ramené sur terre par un hélicoptère des gardes-côtes, l'homme, qui souffrait d'hypothermie et de dépression, est décédé peu après dans la clinique où il était traité.

Je ne l'ai pas inventé : c'était dans le journal et qu'on ne vienne pas me dire que les journaux racontent n'importe quoi, parce qu'une histoire pareille ça ne s'invente pas. La seule chose sur laquelle ont brodé journalistes et enquêteurs, c'est la cause du décès. L'hypothermie, la dépression et la médecine, une fois n'est pas coutume, n'y étaient pour rien. L'homme est mort parce qu'il avait fait ce qu'il avait à faire et n'avait plus aucune raison de continuer à vivre, comme ces bourdons qui meurent

après avoir fécondé une reine. Il voulait voler, il a volé et il est mort. C'est le destin qu'ont connu beaucoup de passionnés d'aviation avant lui, sauf qu'il est le premier à avoir fait voler un fauteuil de jardin.

Survivre à son exploit, revoir sa mère, fanée comme une vieille affiche de cold-cream, qui s'était battue pendant trente ans pour l'empêcher de voler – les mères sont terribles quand il s'agit de contrecarrer ce qu'elles jugent mauvais pour leurs petits –, il n'en avait pas envie. L'homme n'avait pas d'autre famille, pas de maison à lui, pas de travail. Il ne cherchait ni vengeance ni reconnaissance. Vivre n'avait pour lui pas d'autre sens que voler. Alors, il est mort. En paix, satisfait du devoir accompli. Épuisé.

J'emploie, faute de mieux, le verbe voler, mais il est évident que Ted – l'homme s'appelait Edward Thelonious Zinck – ne l'entendait pas au sens où l'entendaient les autres hommes du <sup>XX</sup><sup>e</sup> siècle, à savoir emprunter un avion de ligne piloté par des professionnels. Non, Ted ne voulait voler qu'à condition de s'asseoir aux commandes. Il était d'ailleurs interdit de vol sur toutes les compagnies aériennes opérant aux États-Unis, suite aux nombreux incidents qu'il avait provoqués en essayant de pénétrer, parfois de force, dans le poste de pilotage des avions à bord desquels il s'était embarqué. Quant à la tentative, préconisée par un psychiatre, de le ficeler dans un simulateur de vol pour lui faire éprouver physiquement toutes les catastrophes aériennes possibles, elle n'avait abouti qu'à lui faire vomir son petit-déjeuner. Ted avait une vocation.

Ni la physique, ni son estomac, ni les raisonnements, ni sa mère, ni les médecins, ni aucune autorité de l'aviation civile ou militaire ne l'en détourneraient.

Pas de folie là-dedans. Ted était seulement obstiné et peu adapté à une société soumise aux règles de la technique et de la rentabilité. Son énergie, son intelligence, son astuce, son imagination, il les a mises à réaliser ce que tout le monde autour de lui s'acharnait à empêcher. La même énergie, la même intelligence, la même obstination qu'un enfant met à marcher et à parler pour devenir un homme. Et sa résolution n'a été si forte que parce qu'il s'accomplirait lui-même en volant.

En dépit de tous les obstacles, de toutes les brimades, Ted a décollé là où personne ne le surveillait ni ne le houspillait : dans le jardin de sa mère, à Rubidoux dans le comté de Riverside ; en se servant d'un meuble dont aucun ingénieur n'avait étudié les propriétés ascensionnelles et dont aucun médecin n'avait diagnostiqué les risques pathogènes : le fauteuil de jardin. De série, blanc, acier et plastique durci. Et il a volé pendant onze heures. Seul. Après trente années d'efforts.

On a rarement l'occasion de réaliser un rêve, car les rêves sont des créations individuelles dépourvues de sens commun. Les sociétés humaines ne tolèrent que certaines ambitions convenues (le pouvoir, l'argent, la célébrité) et voler sans autorisation n'en fait pas partie. Plus que n'importe quel danger, les individus redoutent d'être mis au ban d'une société et il faut généralement beaucoup de courage pour s'accrocher à une chimère au mépris de la

condamnation publique. Le drame ou la chance de Ted fut de devoir affronter sa mère, qui à elle seule se chargea d'assumer tous les risques, tous les obstacles, toutes les interdictions. Elle le fit avec tant de zèle, tant de terreur et de souffrance contenue, qu'elle stimula l'imagination de son fils et renforça son désir.

Dès sa plus tendre enfance, Ted vit sa mère se dresser, avec la brusquerie affolée d'un polichinelle, contre ses acrobaties aériennes, ses sauts, ses plonges, ses élans, ses rebonds, au nom de la santé, de la vie, de l'amour. Chaque fois qu'il était question de ballons, d'ailes, de parachutes, elle répondait tricycles, palmes, automobiles, chaussures à crampons. Craignant une vocation fatale, elle ne pensait qu'à cela, paniquait pour un simple mouvement des bras. Puis sans transition, pour se faire pardonner sans doute, elle oubliait sa phobie, comblait son enfant de cadeaux volants, de planeurs, de boomerangs, de modèles réduits, le menait au Musée de l'air, à l'aéroport, au cinéma, pour admirer les merveilles de l'aviation.

Il n'y a pas sur terre d'autorité plus puissante, plus féconde et plus insupportable que celle d'une mère. Chacun cherche à s'en libérer à sa façon. Ted, plutôt que de se battre pied à pied, préféra la course de fond : courber l'échine et viser loin. Il laissa à maman Joan les colères hystériques et le plaisir illusoire des petites victoires quotidiennes. Certain qu'un jour il volerait, il supporta patiemment les contrariétés, pleura peu, bouda, obéit, nourrissant une de ces passions sourdes qui finissent par prendre la place du cœur. À six ans déjà, il refusait

absolument de s'intéresser à autre chose qu'à l'aéronautique mais, à part maman Joan, qui consulta tous les spécialistes de puériculture du comté, personne ne s'en inquiétait. « Ça lui passera, disaient les maîtres, les psychologues, les pasteurs et les médecins. Vous verrez quand il jouera au football. Après, il y aura les filles, les voitures. Ne vous en faites pas, madame Zinck, c'est la vie. » Ça ne lui passa pas. Elle avait bien vu, n'étant pas mère pour rien, et elle continua de se battre seule contre le destin. On ne connaît pas de M. Zinck. Ted portait le nom de sa mère. On suppose que le père a quitté le foyer conjugal ou qu'il a disparu sans savoir qu'il avait ce fils-là.

Je comprends une telle passion : j'ai eu celle des locomotives et normalement je ne devrais pas être là en train de vous raconter une histoire, mais aux commandes d'une motrice du Gothard ou du Simplon. Enfant, je rêvais de devenir conducteur de locomotive. Les trains étaient pour moi comme la mesure de l'univers, ce que les hommes avaient créé de plus beau et de plus fort pour conquérir le monde. Les infinies perspectives de rails, de traverses, de caténaires, les ponts, les remblais, les tranchées disaient l'espace, la distance, le temps qui passe. Les convois disaient la matière, la société : wagons-citernes, wagons à bestiaux, wagons-lits, wagons-restaurants, wagons-salons, trains de bois, trains de charbon, de glace, de céréales... Et les locomotives, bonté divine ! Ces monstres animés d'une vitalité terrifiante, capables de mettre en branle choses, gens et rêves ! Les mots sont impuissants à exprimer cela. Bref, je n'imaginai pas de

destin plus glorieux, plus surhumain que de conduire un train. Ma vie était sur des rails.

Contrairement à ce qui s'est produit chez les Zinck, ma passion ferroviaire n'a pas provoqué de drame domestique. À ma connaissance, ma mère ne s'est jamais sentie jalouse d'une Pacific 231 ni menacée par une AE 6/6 11412. Personne dans mon entourage n'a défié mon culte du matériel roulant et c'est un ophtalmologue à la voix neutre qui m'a douché. Un homme en blouse blanche, qui ne m'était rien et avait l'air parfaitement indifférent aux chemins de fer. Constatant que je ne distinguais pas un feu rouge d'un vert et que ça ne se corrigeait pas, il a simplement fait remarquer, tout en rédigeant une ordonnance illisible, que je ne pourrais ni conduire une locomotive ni piloter un avion. Plus que l'épouvantable nouvelle, c'est le détachement du praticien qui m'a frappé, son ton de badinerie, comme s'il m'avait annoncé que je ne marcherais jamais sur le nez ou ne brouterais jamais d'herbe sur la planète Mars. Le propos manquait tellement de passion qu'il a éteint la mienne d'un seul coup, même si des braises en ont encore rougeoyé longtemps. On ne développe pas avec un ophtalmo des conflits aussi intenses qu'avec une maman.

Chez Ted, en revanche, l'aéronautique était chargée de tous les espoirs et de toutes les terreurs d'une nouvelle existence. En apparence, aucun élément matériel, aucune tare physique, aucune loi ne lui interdisait de voler. Seule sa mère, après des centaines de nuits de cauchemar, avait pris sur elle de le détourner du ciel, tantôt par des défenses et des

menaces, tantôt par des cadeaux expiatoires. L'entreprise était d'autant plus vaine et cruelle qu'elle se fondait d'abord sur des sentiments, ce qui revenait à tenter d'éteindre un incendie en l'arrosant d'essence. Plus tard, quand on s'avisa que l'élève Ted n'avait pas les moyens intellectuels de son ambition, il était déjà trop tard : l'enfant avait décidé qu'il ne deviendrait véritablement un homme qu'en triomphant de sa mère et que la chose se passerait dans les airs. Sa résolution était telle que ni les consolations, ni les raisonnements scientifiques, ni les barrières sociales ne pourraient plus affecter ce qui constituait le noyau de sa personnalité : il était né pour voler et il volerait.

La société industrielle, dont maman Joan essayait maladroitement, c'est-à-dire sentimentalement, de transmettre les règles à son fils, se révéla plus sévère, plus impitoyable qu'elle ne l'avait craint dans ses pires cauchemars. Écoles, bourses, examens, aptitudes physiques, quotient intellectuel, âge, législation, normes de sélection, procédures de recours, tout, absolument tout faisait problème. Elle ne voulut pas révéler à Ted l'ampleur des difficultés, de peur que le désespoir ne le fasse se précipiter du haut du barrage du lac Mathews. Quelles que fussent ses propres appréhensions, son rôle de mère demeurait de protéger son fils contre les méchancetés, les obstacles et les paroles qui pouvaient l'anéantir.

L'enfant était doux et gentil, tout le monde le reconnaissait. Il prenait soin du matériel, dérangeait peu ses camarades, aimait dessiner et manifestait une étonnante capacité à jouer seul dans son

coin. En revanche, il travaillait mal, n'écoutait pas les questions, se perdait dans les calculs, lisait avec peine; il ne faisait guère de progrès dans ces matières. On avait beau lui répéter que seuls les meilleurs élèves avaient une chance de devenir pilote, il continuait de rêvasser, de fabriquer des avions en papier, de bondir à la fenêtre chaque fois qu'un grondement traversait le ciel, comme si l'école n'avait été à ses yeux qu'une prison temporaire, aussi inutile pour apprendre à voler qu'un stage de spéléologie.

Affolée, maman Joan multipliait les rendez-vous chez les instituteurs et les psychologues. On tentait de la rassurer en expliquant que tous les enfants ne se développaient pas à la même vitesse et elle repartait terrorisée à l'idée d'avoir mis au monde un anormal. Mais cette unanimité finit par lui paraître suspecte. Elle se demanda si la hiérarchie scolaire ne se liguaient pas pour condamner son fils à l'obscurité et si Ted n'était pas la victime d'une formidable injustice sociale, ce qui donnait pour le moins à sa mère le devoir de l'encourager en proportion. Pendant quelque temps, elle lui répéta donc que vouloir c'était pouvoir et qu'on n'avait jamais vu de passionné d'aviation qui ne réussisse finalement à monter dans un avion, ne serait-ce que comme passager. Elle décida même, contre tous les avis, de le retirer de l'école publique pour l'inscrire dans le privé où, paraît-il, les enfants étaient mieux suivis, et tant pis pour ce que cela coûterait. Mais là non plus, personne ne fut capable de suivre ni de conduire Ted où il voulait aller. Il fut renvoyé au bout d'une année pour dissipation et indiscipline.

Maman Joan devait garder comme une profonde blessure le souvenir des propos du directeur qui, avec une morgue de planteur du vieux Sud, parla d'incapacité congénitale et suggéra des tests psychométriques en vue d'un placement en institution. La dureté des mots réveilla en elle des angoisses ancestrales, qui n'avaient pas cessé de la hanter depuis l'accouchement. Les mères ont en effet l'art de couvrir dans leur cœur le fantasme de tous les maux de l'existence, si bien qu'elles ne sont jamais surprises par les malheurs qui frappent leurs enfants : elles ont tout prévu, se voulant prêtes à supporter même l'insupportable. Et maman Joan avait déjà sa petite idée de l'infirmité mentale, qui est la pire malédiction des classes inférieures.

Finalement, après avoir consulté orthophonistes, assistants sociaux, orienteurs, psychopédagogues, pédopsychiatres et tout ce que le système scolaire comptait de spécialistes de l'adaptation des inadaptés, elle se retrouva avec une seule certitude : la société s'apprêtait de toutes les façons à interdire le bonheur à son fils et mieux valait lui mentir pour retarder la catastrophe. Les années que Ted passerait à rêver solitaire seraient autant de gagnées sur le malheur. Elle céderait donc à sa passion dans la limite du possible, espérant qu'elle parviendrait à la maintenir au niveau d'un jeu.

M<sup>me</sup> Zinck se trouva une place à l'aéroport international d'Ontario, afin de bénéficier des petites faveurs consenties aux enfants des employés. Elle put ainsi lui arranger des visites au garage des pompiers, à l'atelier de maintenance, au vieux bimoteur Douglas qui servait aux démonstrations

de sécurité pour le personnel. Ted eut même droit à un tour sur les pistes avec les chasseurs de pigeons. Elle fit ce qu'elle pouvait, passant avec lui des dimanches entiers à regarder atterrir et décoller les avions, vérifiant dans des livres illustrés la marque des appareils, s'efforçant de compter le nombre de moteurs, de roues et de hublots de chaque modèle. L'enfant était sage, surprenait par son silence et ses grands yeux qui ne cillaient jamais. On aurait dit qu'il voulait dévorer ce qu'il voyait, et plus c'était gros, plus il était fasciné. Quand on lui demandait si ça lui plaisait, il ne manifestait pas de joie excessive, comme si ça lui était dû. Peut-être cherchait-il par cette sorte d'indifférence à calmer sa mère inquiète, peut-être avait-il compris qu'en dissimulant son ambition il préservait ses chances de la réaliser. En attendant, il devait penser qu'on l'amusait par des hors-d'œuvre. Ça ne le gênait pas, mais il ne perdait pas de vue le gros morceau.

Ted retourna de bonne grâce à l'école publique, suivit vainement les classes de rattrapage, encaissa sans broncher les mauvaises notes, prit des kilos pour supporter les coups et les railleries des copains privés de passion, et continua jour après jour d'imaginer le moment où il s'élèverait dans le ciel de Californie, planant, plongeant, voguant au-dessus des petites têtes humaines, libre enfin, comme un marsouin dans l'eau.

Edward T. Zinck n'obtint pas de certificat scolaire, ne termina aucun apprentissage, ne reçut aucune formation professionnelle, mais il était loin de rester inactif. Des policiers l'expulsèrent de force de l'école d'ingénieurs où il avait tenté de s'inscrire

en présentant des documents grossièrement falsifiés. Il fut arrêté sur plainte d'un aéro-club après avoir été découvert caché dans le fuselage d'un planeur sur le point de décoller, mais un juge bienveillant ordonna une simple cure en maison de repos. Il devait d'ailleurs s'enfuir de la maison de repos en sautant par la fenêtre avec un parasol, obligeant ainsi sa mère à signer une décharge pour le garder à la maison. À dix-neuf ans, il se porta volontaire pour servir dans l'armée de l'air, mais fut déclaré inapte à quelque service que ce fût. Un enquêteur a découvert qu'une cour militaire eut alors à statuer sur son cas, après qu'il se fut introduit par effraction dans le bureau d'un colonel. Bien que l'incident ait eu lieu dans une base aérienne, la cour se déclara incompétente et renvoya l'affaire en correctionnelle. Ted n'était ni violent ni bagarreur, il n'avait rien cassé, rien volé, n'avait pas résisté à l'arrestation, et nul n'a jamais su ce qu'il cherchait à faire debout sur le bureau du colonel, affublé d'une casquette et d'une tunique galonnée. L'audience civile révéla seulement que le pauvre garçon avait pu être blessé par la façon dont l'officier avait refusé de le recevoir, en prétextant que l'armée américaine n'était pas un asile de fous. Il fut condamné à une nouvelle cure de repos, puis astreint à des consultations régulières chez un psychiatre du Service pénitentiaire.

À aucun moment, Ted ne donna l'impression d'être affecté par les sanctions et les traitements qu'on lui infligeait. Il ne se révoltait pas contre les interdits, ne s'acharnait jamais contre un obstacle, mais n'abandonnait pas sa quête pour autant. Il

n'avait qu'un désir : voler, et il ignorait l'échec. Si une porte se fermait, il passait par la fenêtre. Ce n'étaient pas quelques péripéties terre-à-terre qui l'arrêteraient quand le ciel était des milliers de fois plus grand que la Californie. Un couloir aérien devait exister pour lui quelque part et il finirait par le trouver.

Moralement, Ted semblait imperturbable, aussi indifférent que têtue. Il cherchait sa voie et ne se fatiguait jamais. Les écoles d'ingénieurs lui étaient interdites. L'armée de l'air ne voulait pas de lui. La NASA n'engageait personne. Les aéro-clubs privés l'avaient inscrit sur une liste noire. Les fabricants de matériel aéronautique, les compagnies aériennes, les aéroports, toutes les entreprises concernées de près ou de loin par l'aviation lui renvoyaient son dossier avec des compliments et des regrets. Il ne se décourageait pas, continuait d'éplucher les journaux à l'affût des offres d'emploi, écrivait lettres sur lettres, en mouillant soigneusement le crayon sur sa langue. Il trouva par-ci par-là de petits boulots, histoire de gagner de l'argent de poche et d'aider un peu maman Joan à boucler les fins de mois. Il fut laveur de vitres, aide-pompiste, laveur de vaisselle, magasinier, déménageur, porteur, figurant dans un parc d'attractions, nettoyeur, vendeur de frites, mais à chaque fois il était rapidement mis à la porte pour incapacité, indiscipline, non-respect du contrat de travail ou infraction aux règles de sécurité. À côté de cela, il se livrait assidûment à toutes sortes d'expériences dans le jardin, hésitant, comme tous ses illustres devanciers, entre le plus léger et le plus lourd que l'air. Il dessinait

beaucoup, calculait des trajectoires, des poids, des forces, des poussées. Il faisait des essais avec des manches à air, des soucoupes, des sèche-cheveux, des cerfs-volants, des hélices, des élastiques, des capotes. Il était si pleinement occupé par ses activités et ses démarches que sa mère et les psychiatres finirent par le croire à l'abri. Les années passeraient et il deviendrait un de ces passionnés en pantoufles, dont l'imagination est si puissante qu'elle les dispense de toute réalisation pratique. Mais Ted brûlait toujours du même désir.

Embauché comme auxiliaire par une chaîne de restaurants d'entreprise, il parvint à se faire affecter au service de l'aéroport municipal de Riverside. Toujours gentil, serviable, il était bien vu des équipages et en profita pour noter soigneusement leurs allées et venues, car Ted, comme tous ceux qui peinent à saisir le pourquoi des choses, savait très bien en observer l'apparence. Les moindres détails, les tics, les gestes les plus anodins, rien ne lui échappait et ce fut sans difficulté qu'il réussit à se substituer un jour à un copilote un peu corpulent, auquel il avait dérobé son uniforme après l'avoir enfermé dans les toilettes du vestiaire. Parfaitement sanglé dans la veste bleue aux épaulettes d'or, arborant casquette et lunettes de soleil, portant avec nonchalance la mallette de cuir bordeaux, il franchit en grand seigneur tous les postes de contrôle et ce n'est que dans le cockpit du 737 qu'il fut démasqué. L'affaire fit scandale et eut même droit à un entrefilet dans le *Los Angeles Times*, où l'on s'inquiéta de l'insuffisance des mesures de sécurité. Pour Ted, elle se termina de nouveau devant un juge, avec un psychiatre pour

témoin. Il fut condamné cette fois à une amende de trois mille cent quarante et un dollars cinquante-neuf cents et à une cure de dix mois en hôpital psychiatrique sans permission de sortie, ce qui ne parut pas l'émouvoir.

Le coup fut en revanche terrible pour maman Joan, qui assista au procès et prit sur elle toutes les fautes. Se sentant coupable non seulement d'atteinte à la sécurité aérienne des États-Unis et de non-assistance à personne en danger, mais aussi de négligence, de célibat, de manque d'éducation et de pénurie d'argent, elle reconnut devant le juge n'avoir pas su élever ce fils pourtant si docile. Pire ! Par son laxisme et sa distraction, elle avait poussé au crime un innocent. Le juge n'en demandait pas tant, mais il lui fit promettre de mieux le surveiller à l'avenir et de l'empêcher de s'approcher d'un aéronef, quel qu'il soit.

Rentrée seule chez elle, maman Joan était désespérée. Son fils n'avait plus d'avenir et il était toute sa famille. Elle n'avait pas ménagé sa peine pour faire de lui une personne respectable, mais les gens ne voyaient en lui qu'un fou ou un délinquant. Croyant le protéger de la méchanceté humaine, elle avait en réalité encouragé sa manie et il était devenu complètement asocial. Elle n'en dormit pas de la nuit. Ne sachant trop comment réparer ses erreurs, elle entreprit de nettoyer la maison pour en faire disparaître tout ce qui de près ou de loin rappelait l'aéronautique. Elle arracha les affiches, les calendriers, les mobiles, vida des armoires pleines d'insignes, de badges, de casquettes, de jouets, de vestes d'aviateur, de lunettes. Puis elle s'en prit aux

étagères encombrées de livres, de bandes dessinées, de cassettes vidéo, de magazines, de modèles réduits, d'accessoires... Il y en avait tellement qu'elle crut devenir folle! Elle en pleurait. Le diable était caché là-dedans. Comment avait-elle pu laisser cet enfer proliférer chez elle? Certes, Ted souffrirait du chambardement, mais elle devait l'affronter un jour ou l'autre, le traiter en adulte, comme elle aurait dû faire depuis le début. Et qui sait si, en dix mois, les psychiatres ne parviendraient pas à le changer? À l'aide d'une brouette empruntée au voisin, elle transporta la monstrueuse collection au fond du jardin, l'arrosa d'essence et y mit le feu. Après une sorte d'explosion bleuâtre, le brasier se mit à dégager une épaisse fumée brune. Maman Joan, stupéfaite par l'énormité de la chose, resta plantée devant son sacrifice, toussant, pleurant, maudissant pêle-mêle les avionneurs, les pères absents, les colonels et les psychiatres du Service pénitentiaire. Quand la police et les pompiers débarquèrent pour éteindre le feu et verbaliser, elle eut un malaise. Il fallut appeler un médecin.

L'année suivante, à son retour de l'hôpital, Ted ne réagit pas comme elle le craignait, ou l'espérait peut-être. Il ne cria pas, ne leva pas la main sur elle. Il fit seulement le tour de la maison, ouvrit les tiroirs, fouilla les armoires, avec des gestes de plus en plus lents, sans un mot, comme si le vide s'insinuait en lui. Il contempla tristement le tas de débris calcinés au fond du jardin puis, quand il fut convaincu qu'il ne restait rien de son rêve que le rêve lui-même, pareil à un squelette blanchi du muséum, il s'installa sur la terrasse, dans un fauteuil

de jardin, avec un pack de six bières posé à côté de lui, et il but les six bières l'une après l'autre, en silence, jusqu'à ce que tombe la nuit et que le ciel au-dessus de Los Angeles poudroie de lumière, comme l'horizon du désert quand vient le jour.

Maman Joan, elle, pleurait dans sa cuisine, écrasée par ce ciel trop lourd.

Après ces événements, Ted ne put retrouver d'emploi, même temporaire. Les jours de semaine, quand sa mère était au travail, il allait au drugstore, chez la grosse Nancy, une vague cousine qui acceptait de le garder moyennant de petits services. Pour les autorités, il était devenu un handicapé. M<sup>me</sup> Zinck percevait une modeste rente des services sociaux pour assurer son entretien et elle s'était bon an mal an installée dans la situation d'une mère éternelle. Depuis son grand autodafé, elle ne parlait plus d'avions et s'abstenait de tout commentaire sur les revues illustrées que Ted continuait d'acheter et de feuilleter en buvant des bières. En fait, on ne parlait plus beaucoup dans la maison. Le fils marmonnait seul dans sa chambre ou sur la terrasse, s'amusant à dessiner des formes dans l'espace, tandis que la mère faisait son ménage en regardant des tombolas et des séries à la télévision. Il régnait une sorte de paix. Le temps ni les sentiments n'avaient plus d'importance.

Personne n'aurait pu dire si Ted était définitivement calmé ou guéri mais, effet de l'âge ou résultat des traitements subis, le fait est que plusieurs années passèrent sans alerte. Son existence semblait réglée et ses relations avec maman Joan réduites à une cohabitation raisonnable. On ne l'entendait

jamais se plaindre. Il lui arrivait de se rendre de son propre chef à la clinique pour des cures de sommeil ou des stages de Gestalt-thérapie. On pensait qu'il vivait dans deux mondes séparés qui s'équilibraient : le sien, parfaitement hermétique, et celui des autres, dans lequel il évoluait sans accident, comme s'il s'y était finalement adapté. Tous les rapports d'expert à son sujet parlent de manie et postulent que Ted était incapable d'établir une bonne communication avec son entourage. Aucun ne mentionne le fait qu'il cherchait à s'arracher à l'attraction terrestre.

Un jour, il y eut une grande fête avec lâcher de ballons, du côté de Pomona, en l'honneur de l'Année mondiale de l'Enfant décrétée par les Nations Unies. Un des ballons, plus exactement un lambeau de plastique orange attaché à une carte postale, tomba dans le jardin des Zinck, à Rubidoux dans le comté de Riverside, juste devant le fauteuil où Ted était en train de siroter une bière. La carte postale, déformée par l'humidité, adjurait les adultes du monde entier de faire le bonheur des enfants.

C'était un signe. Un an jour pour jour après cette découverte, Ted décollait du même endroit, assis sur le même fauteuil.

Il s'était procuré un lot important de ballons, des bonbonnes de gaz spécial, un rouleau de ficelle de nylon, un niveau à bulle et un manuel sur les nœuds de marine. Pour maintenir le fauteuil de jardin pendant l'opération de gonflage et de fixation des ballons, il l'avait solidement attaché au moyen d'une corde de rappel à un bloc de ciment de trois cents livres. Quand tout fut prêt et que l'amarre du

fauteuil fut tendue, il monta dessus avec un pack de six bières d'un demi-litre et une petite carabine à plombs, un des rares jouets de son enfance à avoir échappé à l'autodafé de maman Joan. On suppose que la carabine devait servir à crever quelques ballons pour faciliter le retour sur terre, mais l'enquête a prouvé qu'il ne s'en servit pas, peut-être par peur de déstabiliser l'aéronef.

Ted se pencha par-dessus l'accoudoir, apprécia la tension de la corde, puis il la dénoua délicatement et décolla.

Pour de vrai.

Il s'envola sans un bruit, sans un cri, vit le jardin doucement s'éloigner sous ses pieds, et la terrasse, et les tuiles rouges, et la fenêtre de sa chambre, et les fils électriques... Il était assis sur un fauteuil du jardin et il volait.

Le fauteuil l'emporta au-dessus de l'avenue, puis une petite brise venue de l'océan le poussa vers le centre commercial. Ted sentait l'air frais lui chatouiller les oreilles, lui emplir la gorge. Il regardait les toits des maisons, les arbres, les voitures, l'immense horizon bleuté de la Californie. Et il voyait ses mains, ses propres mains, moites d'émotion, crispées l'une sur l'accoudoir, l'autre sur le pack de bières, à des dizaines de mètres de hauteur, plus grosses que les maisons.

Apparemment, personne ne remarqua l'envol de ce gigantesque bouquet de ballons dans le ciel d'un dimanche matin, jusqu'à ce que Ted se décide à boire une première bière, dont la canette vide alla rebondir sur le parvis d'une église méthodiste, au moment où les fidèles se rendaient au culte. On cria

à l'attentat islamiste et on se bouscula pour se réfugier dans l'église, mais des enfants virent les ballons : ils sautèrent de joie et tentèrent sans succès de renvoyer la canette au monsieur qui était assis sur le fauteuil blanc. Les parents eurent beau s'en tenir à la théorie d'un attentat téléguidé, car le monsieur là-haut ne pouvait être qu'une marionnette, l'enthousiasme était tel qu'il fallut faire entrer de force les enfants dans l'église. Ted n'entendit rien des discussions méthodistes, car il continuait à s'élever dans le ciel et à dériver en direction de San Bernardino. Il semble que, des heures durant, son passage n'ait retenu l'attention d'aucun autre habitant de la région et ce n'est qu'en fin de journée que le pilote d'un jumbo jet coréen signala sa présence dans un couloir aérien à la tour de contrôle de l'aéroport international de Los Angeles. Il était dix-neuf heures trente-six. L'homme aux ballons volait à une altitude approximative de dix mille pieds. Le trafic des avions fut aussitôt suspendu dans la zone et le reste fut l'affaire d'une équipe de gardes-côtes.

Ted avait volé par ses propres moyens pendant plus de onze heures. Onze heures en suspension dans un ciel serein où flottaient aussi d'énormes paquets de brouillard glacé. Onze heures sans bouger, paralysé par le froid et la splendeur, les yeux grands ouverts sur un monde bleu et vert, duquel les petites têtes des hommes avaient disparu et où ne s'agitaient plus que les voitures multicolores sur les rubans argentés des autoroutes, telles des pilules sur le tapis roulant d'une machine pharmaceutique. Onze heures de vent, de silence, de stupeur, loin au-dessus de la cruelle beauté du monde, tandis que le corps

tremble, se crispe, puis lentement s'engourdit dans son infinie solitude.

Quand les sauveteurs hissèrent enfin l'homme aux ballons à bord de l'hélicoptère, il fut impossible de détacher ses mains gelées des accoudoirs. On le couvrit et c'est sur son fauteuil volant, tout enguirlandé de bouts de plastique bariolés, qu'il fut admis à l'hôpital, trônant, telle une momie de roi barbare sur son bouclier, entre deux haies d'infirmiers et de gardiens médusés. Mais ses yeux étaient fermés. Il avait déjà tout vu.

De très haut.

On l'enterra la semaine d'après dans le cimetière de la paroisse Saint-Thomas, là où sont enterrés la plupart des gens de couleur du comté.